

Fabrice CONTREL

Viens avec moi

Boum.

La déflagration parcourut en instant la tranchée, faisant trembler à son passage les murs de poutres enterres dans le sol lorrain.

Boum.

Nouvelle détonation. La troisième d'une série qui devrait en compter trente. Mais lui restait blotti, immobile, dans un recoin du campement. Malgré leur répétition, chaque explosion le surprenait un peu plus. La main droite recroquevillée sur son fusil à baïonnette, la tête enfoncée dans son casque, le fantassin maintenait son regard fixe, droit devant lui, sans but mais plein de peur. Il n'attendait rien d'autre qu'un nouvel éclat.

Boum

Cela faisait près de vingt minutes qu'il avait atterri dans cette tranchée et avait perdu tout contact avec ses camarades.

Tout avait commencé comme à l'accoutumée : un coup de clairon, un sabre levé vers le ciel par son chef de tranchée, des échelles que l'on rabat sur les murs pour faire grimper les assaillants et la course effrénée, le fusil pointé vers l'avant et le camp adverse et des cris lancés comme des incantations pour appeler le dieu des soldats et conjurer le mauvais sort. Mais ces cris étaient surtout lâchés pour se donner du courage et oublier l'inévitable.

Ensuite virent les balles qui sifflent de tous côtés, un corps qui s'affaisse à droite et puis un autre à gauche, les bombes qui tombent du ciel, de la terre qui gicle de partout et enfin les gaz se diffusant parmi les assaillants sans faire aucune distinction de leur origine.

C'est alors qu'il s'était jeté dans une tranchée à l'abri des vents : le nuage mortifère se maintenant habituellement au-dessus de ces artères artificielles et là, au creux d'une tanière improvisée, le fantassin espérait bien à un destin funeste.

Boum.

Rien ne le distinguait des autres soldats du soldat du champ de bataille. Était-il allemand, français, anglais ou autrichien ? Venait-il de contrées lointaines pour se battre et peut-être mourir sur un terrain dont il ignorait tout ? Nul ne le savait. La boue et la poussière recouvraient à présent son paletot et de la terre avait séché sur ses joues et son front. Sans nom ni chevron sur son uniforme, il s'était transformé en une masse humaine gris-marron sans histoire et à l'avenir limité.

Boum.

Sur le revers de son uniforme, il avait cousu une pâquerette en tissu, souvenir d'une jeune blonde qui devait attendre son retour. Mais les pétales de la fleur avaient perdu de leur blancheur et le cœur jaune tournait sur l'ocre. Peut-être avait-il aussi quitté la mémoire de son amoureuse.

Et pourtant au milieu de cette grisaille, ses yeux bleus perçaient et semblaient encore procurer un rayon d'espoir après près de quatre années de guerre sans répit.

Après la trentième explosion, tout mouvement cessa sur le champ de bataille et le silence gagna la tranchée. Le soldat n'entendait plus que le vent souffler au-dessus de sa tête : les gaz ne mettraient pas longtemps à se dissiper. Il décida d'attendre quelques minutes avant de partir à la recherche de son régiment. Rien ne bougeait dans la tranchée. Cela faisait bien longtemps que les oiseaux avaient quitté cette contrée pour d'autres terres plus bienveillantes. Il ne s'attendait donc pas les entendre chanter mais toute agitation humaine semblait avoir également disparu : plus aucun cliquetis d'arme, plus un flic-flac dans la boue, ni même une voix étouffée qui pourraient trahir une présence.

Il planta alors la crosse de son fusil dans le sol boueux et prit appui pour se redresser et garder l'équilibre. Il jeta un regard sur sa gauche puis sur sa droite. Le couloir était vide.

Il posa un pied sur le premier barreau de l'échelle de bois pour laisser dépasser discrètement sa tête de l'arène : il craignait encore qu'un sniper ennemi, en n'apercevant un casque bouger, ne le prenne pour cible. Mais rien ne bougea. Il sortit alors complètement la tête.

En haut, tout n'était que mort et désolation. Aucun rayon de soleil ne parvenait à percer les nuages et le gris du ciel se mélangeait aux teintes brunes du sol. Par endroit, le tronc d'un arbre mort brisait les courbures de l'horizon. Plus loin, des corps gisaient autour de trous ouverts dans le sol par les obus envoyés de part et d'autres. Ou que son regard se portât, aucun vie ne semblait pouvoir éclore.

Le fantassin entreprit alors de gravir un petit promontoire sur sa gauche, position admirable d'où il pourrait accroître son champ de vision. Arme de son fusil tel un pèlerin de compostelle de son bâton, il avançait avec précaution. À chaque pas, la crosse s'enfonçait de plusieurs centimètres dans la boue et il peinait à décoller ses bottes du sol crotteux pour les reposer quelques centimètres plus loin dans un bruit de flic-flac visqueux.

À son arrivée au sommet, il poussa un long souffle mêlant épuisement et étonnement. Au bas dans la plaine, il pouvait distinguer le corps d'une bâtisse. Elle avait dû être utilisée avant la guerre comme une ferme mais les champs ayant disparu aux alentours, l'édifice avait perdu toute utilité. Cependant le bâtiment était étonnamment demeuré intact malgré les attaques répétitives dans la région. Même si l'on ne décelait ni fumée, ni lumière en provenance de l'édifice, il pouvait abriter des troupes de son camp ou tout simplement des vivres.

La descente de la hauteur, si elle fut plus rapide que sa montée, n'en fut pas moins scabreuse. Par plusieurs fois, le soldat glissa, perdit l'équilibre et finit le nez dans la boue. Il avait perdu tout espoir de garder un semblant de propreté sur lui mais la perspective d'un logement chaud le faisait progresser rapidement.

La longue comportait plusieurs parties toutes alignées selon l'axe du toit. À une des extrémités, de grands toitures en bois devaient autrefois protéger le bois, les machines et les fourrages pour animaux, tandis qu'à l'autre, des cabanons avaient dû héberger les bêtes. Les fenêtres du centre laissaient envisager qu'ils agissaient des pièces d'habitation.

Avant de pousser la lourde porte en bois, il tenta un regard à travers l'une des vitres. Si son régiment pouvait avoir élu domicile dans ce bâtiment, l'ennemi pouvait tout en avoir fait autant. Pourtant, la pièce semblait vide.

A l'intérieur, une longue table en bois massif trônait au centre de la pièce. Sur la gauche une chaudière en fonte avait dû prodiguer chaleur et repas aux habitants. Enfin, un vaisselier et un miroir se dressait sur le mur de droite. L'ensemble était recouvert d'une épaisse poussière grise et tout porcelaine ou verrerie avait disparu, ne laissant aucune place à un signe de vie récente.

Toutefois, une bouteille intacte subsistait sur une étagère. L'étiquette art nouveau indiquait un mot magique : absynthe. Il n'en avait pas bu depuis son interdiction sur les champs de bataille, l'état-major lui ayant préféré le vin, moins néfaste sur le moral des troupes.

Il débouchonna la bouteille et porta le goulot à sa bouche. Une gorgée du liquide suffit à lui brûler le gosier mais c'était bon !

Un bruit le surprit derrière lui. Il se retourna et découvrit une jeune fille aux boucles dorées. Elle portait une robe en dentelle blanche qui tranchait avec le ton grisâtre des lieux.

- Mais qui êtes-vous ?

La blonde ne répondit pas. J'habitais ici avant la guerre. Quand l'infanterie a débarqué dans les parages, mes proches sont partis mais je suis restée.

Dialogue

Part avec elle

Fin